

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LE RÔLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE

DANS LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 19 juillet, à 10 heures du matin.

PAR

Fernand MARC

Ὡ γύναι, μεγάλη σου ἡ πίστις
(Matth. XV, 28).

PARIS
IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS
37, faubourg Saint-Jacques.

1898

LE ROLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE

Dans les premières communautés

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LE RÔLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE

DANS LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 19 juillet, à 10 heures du matin.

PAR

Fernand MARC

Ὁ γύναι, μεγάλη σου ἡ πίστις
(Matth. XV, 28).



PARIS

IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS

37, faubourg Saint-Jacques.

1898

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la Soutenance

M. J. RÉVILLE, Président de la soutenance

MM. J. RÉVILLE	} Examineurs
A. SABATIER	
S. BERGER	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

INTRODUCTION

On parle tant de la femme de nos jours, de ses aptitudes, de ses capacités, de son rôle social, qu'il nous a paru intéressant de rechercher quel a été son rôle aux origines du Christianisme. C'est un sujet qui n'a pas encore été traité à part, nous le croyons du moins. Notre but n'est pas de combler cette lacune, mais bien de poser une base, que nous pourrions utiliser plus tard pour la tractation d'un sujet plus vaste, si le temps et les forces ne nous font point défaut. Nous voudrions simplement examiner, dans cette thèse, le rôle de la femme chrétienne collaboratrice de Jésus et des apôtres, c'est-à-dire, rechercher comment elle comprit cette nouvelle religion, et ce qu'elle fit pour répandre la bonne nouvelle pendant les premières années du Christianisme.

CHAPITRE PREMIER

Rôle de la femme dans l'entourage de Jésus-Christ (1).

Lorsque Jésus commença à prêcher son Evangile, la femme était encore regardée comme inférieure au point de vue intellectuel, moral et religieux, et c'est contre cette injustice que Jésus s'éleva, non pas directement, en proclamant l'abolition de l'esclavage et de la polygamie, en déclarant devant le judaïsme l'égalité absolue de l'homme et de la femme au point de vue moral, ce qui eût fait de lui un perturbateur politique, ce qui eût compromis son œuvre, et n'eût pas été conforme au caractère de celui qui n'a donné au monde que des principes, des préceptes, afin de ne pas éteindre l'Esprit; mais en agissant toute sa vie, à l'égard de la personnalité de la femme, avec autant de respect qu'à l'égard de la personnalité de l'homme. Il ne la regarde plus, cette femme, comme un être faible et corrupteur par nature, il fait retomber sur l'homme qui regarde sa sœur avec convoitise, toute la responsabilité de son impureté. Il réclame avant tout pour elle le respect et la justice; il

(1) Voir Paul Minault: *Jésus et les droits de la femme*. (*Revue du Christianisme pratique*, mai 1898.

ne permet pas au mari de répudier sa femme, sauf le cas d'adultère. L'homme doit vaincre sa sensualité, tenir en bride ses passions, plutôt que de commettre une iniquité envers une femme. Il reconnaît dans la femme une conscience, une volonté, un cœur; il voit en elle une créature libre, faite à l'image de Dieu, créature à qui Dieu demandera compte de sa conduite comme étant responsable de ses pensées, de ses paroles, de ses actions. Il résulte de tout son enseignement et de toute son attitude que désormais l'homme et la femme sont égaux en valeur, en dignité, en droits; ils ont les mêmes responsabilités devant la loi divine et doivent régner ensemble sur la terre. La femme doit s'appartenir pour servir Dieu et pouvoir se donner librement à l'homme de son choix. Et Jésus a agi ainsi parce qu'il avait appris à connaître la femme. Il avait lu dans le cœur de sa mère, comme dans celui de Marie de Magdala; et lui, si doux, si bon, si aimant, lui qui venait apporter aux hommes une religion d'amour, il savait que dans le cœur de la femme, dans « ce champ » négligé jusque-là, la bonne semence ne se perdrait pas, ne serait pas étouffée par les ronces, ou séchée sur les pierres; il était convaincu qu'elle lèverait, et que ses fruits seraient nombreux; c'est pourquoi il eut des disciples femmes; disciples anonymes qui se groupèrent autour de lui en phalange attentive et dévouée. « Il était « accompagné des douze et de quelques femmes, « c'étaient Marie, appelée Madeleine... Jeanne, femme de « Chouza, intendant d'Hérode... Suzanne et plusieurs

« autres (1) ». Et ses espérances se réalisent de jour en jour. Ce sont les femmes qui le touchent par leur confiance absolue. « Et une femme qui était atteinte d'une « hémorrhagie depuis douze ans, et qui avait dépensé « tout son bien en médecins, sans qu'aucun d'eux pût « la guérir, s'approcha par derrière, toucha la houppe « de son manteau (2). »

« ... Alors une femme qui menait une vie déréglée « dans la ville, apprenant que Jésus était à table, « apporta un flacon d'albâtre plein de parfum et se « tenant derrière lui, à ses pieds, tout en pleurs, elle « se mit à mouiller ses pieds de ses larmes et à les « essuyer avec les cheveux de sa tête; elle couvrait ses « pieds de baisers, et les oignait de parfum (3) ». Elles ont une telle confiance en lui, qu'il peut tancer la fièvre de la belle-mère de Pierre, qu'il peut dire à l'hémorroïsse : « Ma fille, ta foi t'a guérie (4) » et à la femme vouée : « Femme tu es délivrée de ta faiblesse (5) ». Il dit aux femmes, comme il l'avait dit aux hommes, que leurs péchés leur sont pardonnés, parce qu'elles croient, qu'elles ont la foi. Il le déclare même devant les Pharisiens orgueilleux : « Aussi je te dis que ses « nombreux péchés lui ont été pardonnés (6) ». Il leur parle comme il parle à ses disciples :

(1) *Luc*, VIII, 1-3.

(2) *Luc*, VIII, 43. — *Matth.*, IX, 10. — *Marc*, VI, 34

(3) *Luc*, VII, 37-39.

(4) *Luc*, VIII, 48.

(5) *Luc*, XIII, 12.

(6) *Luc*, VII, 49.

« Quiconque boit de cette eau (dit-il à la Samaritaine) aura encore soif, celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui-même une source d'eau jaillissant en vie éternelle... Mais l'heure vient et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Ce sont-là les adorateurs que le Père demande. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité (1) ».

Et les femmes comprennent ce que signifient les paroles du Maître, en tout cas aussi bien que les disciples eux-mêmes, et si sa mère, aveuglée par son amour maternel, ne voit que les dangers auxquels son fils est exposé et ne devine pas encore sa grandeur morale ; si la mère des fils de Zébédée lui demande une chose qu'il ne peut accorder, la Samaritaine, elle, n'interrompt pas Jésus comme l'avaient fait tant de fois Pierre et les autres, pour lui demander : « Seigneur apprends-nous ce que veut dire cette parabole (2) » ; elle répond confiante : « Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie pas soif, et que je ne vienne pas ici pour puiser (3). »

Ce sera ensuite la profonde modestie de la Cananéenne, se contentant « des miettes », qui touchera le Maître : « Sans doute, Seigneur, il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens, puisque

(1) *Jean*, IV, 13-24.

(2) *Matth.*, XIII, 36.

(3) *Jean*, IV, 15.

« les petits chiens mangent les miettes qui tombent de
« la table de leurs maîtres (1) ». Il sera encore ému des
préoccupations spirituelles de Marie, du soin qu'elle
apporte à son édification, soin qui lui fait négliger les
choses secondaires, pour s'occuper de la seule chose
nécessaire, « Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera
point ôtée (2) », il sera ému du gage d'amour féminin
que lui donne cette autre Marie, pécheresse, sans
doute, mais capable de généreux sacrifices; aussi répon-
dra-t-il à ses disciples, qui se scandalisent de ce qu'elle
a répandu sur sa tête un parfum précieux: « Pourquoi
« lui faites-vous de la peine, car elle a fait une bonne
« action à mon égard (3) ». Ce qu'elle avait fait était,
sans doute, la manifestation naïve et enthousiaste de
ses sentiments d'admiration et de dévouement; mais
Jésus avait considéré son action comme une « bonne
action ». Aussi cite-t-il cette femme en exemple à ses
disciples eux-mêmes: « En vérité, je vous le dis, que
« partout où cet Evangile sera prêché, dans le monde
« entier, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire
« d'elle (4). »

C'est encore à ses disciples qu'il dira: « Je vous assure
« que cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux
« qui ont mis dans le tronc; car tous y ont mis de leur
« superflu, tandis qu'elle a donné de son nécessaire, tout

(1) *Matth.*, XV, 27.

(2) *Luc*, X, 42.

(3) *Matth.*, XXVI, 10.

(4) *Matth.*, XXVI, 13.

« ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre (1) ». Et la femme continuera ainsi, pendant toute la vie de Jésus, à prêcher par l'exemple, par l'amour, par la charité. Elle parlera peu, mais quand elle parlera, « elle gagnera plusieurs des Samaritains de cette ville (2). » Sans doute ces belles paraboles du divin Maître, ses enseignements sublimes, la femme les comprend encore fort mal, mais ce qu'elle comprend, et c'est là le point important, c'est que Jésus parle à son cœur. Et ce sera avec son cœur, qu'elle s'efforcera de l'entendre et de l'aimer.

Elle le servira, préparera sa nourriture, lavera ses pieds fatigués, le mettra en demeure, par ses secours, de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors, toujours à ses côtés, remplissant ce rôle de serviteur, auquel Jésus a attribué la première place. Elle ne reniera pas son maître comme Pierre, mais elle l'accompagnera en pleurant, alors que la garde emmènera Jésus. Elle sera encore là, et la dernière, au pied de la croix.

Et ce fut cette foi du cœur féminin qui contribua pour sa modeste part à l'établissement de cette religion divine. Si Jésus n'avait pas eu des disciples femmes qui l'aimèrent, et lui montrèrent si souvent, de quel dévouement, de quelle abnégation, de quels sacrifices, et aussi de quelles lueurs d'intelligence et de vérité

(1) *Marc*, XII, 43-44.

(2) *Jean*, IV, 39.

éternelle est capable le cœur d'une femme, lui, homme, aurait, peut-être, parlé plutôt à l'intelligence qu'au cœur, et son universalisme aurait, peut-être, tardé à se manifester pratiquement, si la Cananéenne, par sa réponse si claire et si humble, ne lui avait pas montré avec certitude que les Samaritains, eux aussi, étaient dignes, par leur foi, d'être évangélisés en même temps que les Juifs de Jérusalem et de Galilée.

Jésus avait connu cette puissance négligée jusque-là :
« l'amitié de la femme. »

CHAPITRE II

Rôle de la femme aux débuts du Christianisme.

Jésus est mort; Joseph d'Arimathée a réclamé son corps à Pilate, et « pendant qu'il le déposait dans un « sépulcre, taillé dans le roc, où personne n'avait « encore été mis » (1).... « Marie-Madeleine et Marie, « mère de Joses, observaient le lieu où l'on mettait le « corps » (2).... « elles étaient là, assises en face du « tombeau » (3).... « Le jour du sabbat, elles se re- « posèrent selon le commandement, mais le premier « jour de la semaine, à l'aube, elles se rendirent au « tombeau, portant des aromates qu'elles avaient pré- « parés (4). »

Elles ont tant aimé le Maître que, surmontant leur douleur et plus énergiques que les disciples, elles veulent remplir leur devoir jusqu'au bout, donner encore à Jésus un témoignage de leur gratitude et de leur amour, et elles vont, l'âme déchirée, le cœur bien triste..... Se peut-il qu'elles ne revoient plus celui qui

(1) *Luc*, XXIII, 53.

(2) *Marc*, XV, 47.

(3) *Matth.*, XXVII, 61.

(4) *Luc*, XXIV, 1.

leur a fait tant de bien par ses paroles, celui qui leur dépeignait le Dieu fort et jaloux de Moïse comme un être bon, juste, miséricordieux, comme un père; celui qui était si pur, celui qui était comme un reflet de la gloire de Dieu?..... non, c'est impossible!... Il n'est plus dans son tombeau..... où l'a-t-on mis? Mais n'a-t-il pas dit lui-même qu'il ressusciterait?... Et soudain, le jour se fait dans leur esprit. Oui, Jésus est ressuscité, il est vivant, elles le sentent là, dans leur cœur... elles le voient. « Tout à coup, un tremblement de terre se fit
« sentir, car un ange du Seigneur descendit du ciel,
« s'approcha, roula la pierre et s'assit dessus. Son
« visage était brillant comme l'éclair, et son vêtement,
« blanc comme la neige..... L'ange prenant la parole,
« dit aux femmes (Marie-Madeleine et l'autre Marie) :
« Pour vous, n'ayez point de peur; je sais que vous
« cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici; il
« est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le
« lieu où il gisait. Hâtez-vous d'aller dire à ses disci-
« ples qu'il est ressuscité des morts. Il vous précède
« en Galilée, c'est là que vous le verrez : vous voilà
« prévenues!..... Tout à coup Jésus vint au-devant
« d'elles, et leur dit : « Salut ». Les femmes s'appro-
« chèrent pour embrasser ses pieds, et se prosternèrent
« devant lui. Alors Jésus leur dit : « N'ayez point de
« peur; allez dire à mes frères de se rendre en Galilée :
« c'est là qu'ils me verront (1) ».

(1) *Matth.*, XXVIII, 1-11.

« Etant entrées dans le sépulcre, elles (Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé) virent un
« jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche;
« et elles furent bouleversées. Il leur dit : « Ne vous
« bouleversez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth,
« qui a été crucifié; il est ressuscité; il n'est point ici;
« voilà la place où on l'avait mis. Mais allez dire à ses
« disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée :
« c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit »...
« Le tremblement et l'émotion les avaient saisies, et
« elles ne dirent rien à personne, parce qu'elles étaient
« effrayées » (2)... Et étant entrées, elles (Marie-Madeleine, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les autres
« femmes qui étaient avec elles) ne trouvèrent point le
« corps du seigneur Jésus. Elles ne savaient qu'en
« penser, lorsque leur apparurent deux hommes vêtus
« d'habits d'une éclatante blancheur. Comme elles
« étaient saisies de frayeur et qu'elles baissaient la tête
« vers la terre, ils leur dirent : « Pourquoi cherchez
« vous parmi les morts celui qui est vivant? il n'est
« point ici, mais il est ressuscité, rappelez-vous la
« manière dont il vous a parlé, quand, étant encore en
« Galilée, il vous disait qu'il fallait que le fils de
« l'homme fût livré entre les mains des pécheurs, qu'il
« fût crucifié, et qu'il ressuscitât le troisième jour ».
« Alors elles se ressouvinrent des paroles de Jésus, et,
« à leur retour du sépulcre, elles rapportèrent toutes
« ces choses aux onze et à tous les autres disciples.....

(2) *Marc*, XVI 5-9.

« Mais les apôtres ne virent dans ce rapport que des
« rêveries et ne crurent point ces femmes (1).

« Cependant Marie se tenait près du sépulcre, en
« dehors, et pleurait. Tout en pleurant, elle se baissa
« pour regarder le sépulcre, et elle vit deux anges,
« vêtus de blanc, assis au lieu où avait reposé le corps
« de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Et ces anges
« lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu? » Elle
« leur répondit : « C'est qu'on a enlevé mon Seigneur,
« et je ne sais où on l'a mis ». En disant ces mots, elle
« se retourna et vit Jésus qui était là; mais elle ne
« savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme,
« pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu? » Marie, croyant
« que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est
« toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai
« le prendre ». Jésus lui dit : « Marie ». « Elle se retourna
« et lui dit en hébreu : « Rabboni » c'est-à-dire « Maître ».
« Jésus lui dit : Ne me touche pas, car je ne suis pas
« encore monté vers le Père; mais vas trouver mes
« frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et
« votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ». Marie-
« Madeleine alla annoncer aux disciples qu'elle avait
« vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses (2) ».

Tous les récits de nos Évangiles canoniques, si différents qu'ils soient entre eux en ce qui concerne les premières apparitions de Jésus ressuscité, sont d'accord sur ce point capital; ce sont des femmes qui ont vu le

(1) *Luc*, XXIV, 4-13.

(2) *Jean*, XX, 11-19.

Ressuscité les premières, les disciples eux-mêmes ne sont persuadés de cette résurrection qu'après elles et la joie succède à l'abattement. Pourquoi seraient-ils tristes ? Le Maître est là, à côté d'eux, il les suit, les conseille et les guide. Ils fondent l'Église chrétienne, le jour de la Pentecôte, parce que ce jour-là, « leur souvenir se transforme en foi (1) », ils bravent les menaces des juifs et du Sanhédrin, ils déclarent courageusement à la face de leur peuple que Jésus « est la pierre angulaire, qu'il n'y a de salut en aucun autre » (2) ; on leur répond par le martyre d'Etienne, par une persécution générale, et la petite communauté de Jérusalem, dispersée, privée de ses chefs, vit dans la crainte..., tandis que, de tous côtés, à Antioche, à Damas, à Samarie, Pierre, Philippe et d'autres amènent juifs et païens au Christianisme. Ensuite, c'est la conversion de Paul et ses voyages missionnaires, et les disputes entre judéo-chrétiens et pauliniens qui suscitent la conférence de Jérusalem.

Mais quel peut être le rôle des femmes, durant cette première période d'élan, de générosité, de charité, d'amour ? Ce qui nous frappe, c'est que les saintes femmes ont disparu... Après leur retour en Galilée en compagnie des disciples, sont-elles revenues à Jérusalem ? Cela est peu probable ; pourquoi le livre des Actes ne les mentionne-t-il pas, à côté de Marie, mère de

(1) Sabatier, *L'apôtre Paul*, 2^e édit. page 17.

(2) *Actes*, IV, 12.

Jésus (1) ou de la mère de Marc (2) ? D'ailleurs qu'ont-elles à faire dans cette ville qui n'est pas leur ville, dans cette ville « qui tue les prophètes », et où elles ont tant pleuré, tant souffert...! Elles seront restées pour la plupart en Galilée, pour revivre ces instants de paix et d'amour qu'elles avaient vécus à côté de Jésus... Que firent-elles en Galilée ? Nous l'ignorons, mais l'existence des églises galiléennes, mentionnées pour la première fois dans les *Actes*, IX, 31, nous permet de supposer que ces mêmes femmes travaillèrent à côté des disciples, qui, sans doute, devaient revenir souvent de Jérusalem dans leur chère patrie, et à côté de Matthieu, qui, selon la tradition, se serait fixé en Galilée.

Mais d'autres femmes sont mentionnées dans le livre des *Actes* ? Ce sont d'abord des femmes, d'origine inconnue, disciples de Jésus, qui « passent leur journées en prières » ; qui, après avoir fréquenté le culte du temple, dans leur parvis particuliers, se retrouvent chez l'une d'elles avec ceux qui désormais s'appellent leurs « frères » pour célébrer un culte plus familial, plus intime, plus spirituel, le culte de la chambre haute (3). Puis, ce seront des juives de la dispersion ou des prosélytes juives (4) et des païennes devenues chrétiennes... La famille de

(1) *Actes*, I, 14.

(2) *Actes*, XII, 12.

(3) *Actes*, I, 14.

(4) Sur la femme juive, voyez la thèse de M. A. Canonge : *La femme dans l'ancien Testament*, Montauban, 1897, et consultez surtout E. Stapfer : *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, 3^e édit. 1885, p. 142 ; Ginsburg et Edersheim : *L'Israélite de la naissance à la mort*, trad. C. de Faye, 1896, p. 147 ; Ederhseim, *La société juive à l'époque de J.-C.*, trad. G. Roux, 1896, p. 169.

Corneille (1), Lydie la marchande de pourpre (2)... les grandes dames de la ville de Thessalonique (3), beaucoup de femmes grecques de qualité, etc., etc. Ce seront ces femmes d'origines si diverses, aux idées, aux mœurs, aux caractères si différents, qui auront pour mission de propager le Christianisme. Elles aussi dans la communauté, remplissaient le rôle que semblait leur dicter le Saint-Esprit, car tous ne formaient plus qu'« une seule et même famille », s'appelant « frère » et « sœur », vivant en commun, et pratiquant la charité. Joël avait écrit : « Dans les derniers temps (dit Dieu) je répandrai mon « esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront ; ce sera, du moins, sur mes serviteurs et sur « mes servantes qu'à cette époque-là je répandrai mon « esprit et ils prophétiseront » (4)... L'on se croyait, en effet, aux derniers temps, l'on attendait d'un jour à l'autre le retour de Jésus sur les nuées du ciel, et les femmes, elles aussi, prophétisaient. « Philippe, l'évangéliste de Césarée, avait quatre filles qui prophétisaient (5) ». Quand elles se sentaient inspirées, elles se levaient, parfois plusieurs en même temps, au milieu de l'assemblée, et, de leur place, elles prononçaient des exclamations confuses, elles entonnaient des cantiques, faisaient des prières et cela sans voiler leurs longs cheveux dénoués par l'exaltation, rendant ainsi l'assemblée

(1) *Actes*, X, 48.

(2) *Actes*, XVI, 15.

(3) *Actes*, XVII, 4.

(4) *Actes*, II, 17.

Voir Schneider : *L'Eglise de Corinthe et Paul*, Thèse de Lausanne, 1884.

(5) *Actes*, XXI, 9

témoin de leur extase (1). Nouvelles Déborah elles s'efforçaient d'édifier leurs frères, de les exhorter au courage, et il est probable qu'elles aussi, parvinrent même, de cette façon, à gagner plusieurs païens ou plusieurs juifs au Christianisme.

Dans l'enthousiasme des premiers temps, cette excessive liberté amena naturellement beaucoup de désordre. Les réunions sont parfois troublées; au lieu de célébrer l'agape avec un esprit de charité et d'amour fraternel, les uns en font de véritables festins, tandis que d'autres se contentent d'un repas plus que frugal; on néglige les veuves des Hellènes à ce point qu'on est obligé d'instituer sept diacres chargés de veiller aux tables. Beaucoup de femmes ne sont plus soumises à leur mari; elle vont même jusqu'à l'abandonner s'il reste païen (2); elles ne travaillent plus, sous prétexte que tout travail est inutile, puisque le Seigneur va revenir; elles désertent leur foyer, courent de tous côtés, s'occupent de commérages, sont bavardes, prétentieuses, pédantes, et, sous prétexte de charité, oublient les qualités modestes de la femme. Elles n'avaient compris qu'une chose, c'est que la loi de servitude était abolie, et elles abusaient de leur nouveau privilège.

Mais si quelques-unes se laissaient entraîner, il existait aussi des femmes qui savaient « examiner toutes choses et retenir ce qui est bon (3) ». Priscille annon-

(1) *I Cor.*, XI, 13.

(2) *I Cor.*, VII, 13.

(3) *Thessal.*, V, 21.

çait le Christianisme à Apollos; des femmes vertueuses, de vraies chrétiennes se réunissaient chez Dorcas et travaillaient pour les pauvres (1); des femmes vraiment charitables, loin de vouloir vivre aux dépens de la communauté, comme Saphira (2), envoyaient des secours à leurs sœurs et frères de Jérusalem par l'intermédiaire de Paul et de Barnabas (3); d'autres visitaient les pauvres, d'autres remplissaient leur devoir d'épouse et de mère, s'occupaient de choses utiles et savaient travailler. En un mot, il y avait des femmes qui savaient rester dans leurs attributions naturelles.

Mais l'union d'une famille de frères que rapprochait un même esprit, qu'unissait une même foi et une même espérance, ne pouvait durer dans ces conditions, sans de sérieux dangers... aux débuts, tous ceux qui avaient aimé Jésus s'étaient rassemblés en un même lieu, et le lien qui les avait unis, avait été « leur amour pour le Sauveur (4) ». Maintenant, les chrétiens étaient trop nombreux, ils étaient de races, d'origines, de tendances (5), d'esprits trop divers, pour que cet état idéal pût continuer.

L'Eglise était née, il lui fallait un gouvernement. C'est ce que les apôtres, Paul en particulier, comprirent bientôt. La parousie ne se réalisait toujours pas... Qui sait quand le Maître serait de retour, et il devait, cependant,

(1) *Actes*, IX, 39.

(2) *Actes*, V, 2.

(3) *Actes*, XI, 30.

(4) *Actes*, II, 44.

(5) I, *Corinth*, I, 13.

trouver ses disciples, femmes et hommes, prêts à le suivre.

C'est alors que les Églises commencèrent à se constituer, et qu'il fallut déterminer ce que devait être la femme, quel devait être son rôle pendant le culte, en dehors du culte, quelle était sa mission dans sa famille et dans la communauté.

CHAPITRE III

La mission de la femme dans les premières communautés

I. — *Rôle de la femme pendant le culte.*

Le rôle de la femme pendant le culte fut considérablement restreint. Paul, si libéral, si peu autoritaire, donnant sans cesse des conseils, blâma sévèrement les tentatives hardies des Corinthiennes et les rappela à la pratique des autres communautés (1).

Et d'abord, dans les assemblées, elles doivent être séparées des hommes et être voilées, pour ne pas attirer les regards. La femme juive était voilée et, en Grèce, une honnête femme ne paraissait pas en public sans voile; la chrétienne ne devait pas provoquer le scandale chez les assistants étrangers à la communauté. D'ailleurs il est aussi honteux pour une femme de paraître sans voile à l'église que d'y paraître tondue, ou rasée (2),

(1) I. Corinth. XIV, 33-35.

(2) I. Corinth. XI, 5. cf. F.-U. Ries : *De potestate ab uxore in capite agnoscenda*, Marbourg, 1738 et voyez, sur tout ce texte, les Commentaires de Godet, 1887, et de Heinrichi, 1896. La Mischna déclare inconvenant qu'une femme reste la tête nue, file dans la rue et s'entretienne avec les passants (cité par Winer, *Realwörterbuch*, 3^e édit., art. *Frauen*).

c'est-à-dire de s'être défait des signes de pudique modestie que leur donne la nature. Le voile est nécessaire à cause des anges (1), qui pourraient être tentés par la vue d'une tête nue ou du moins être distraits de leur office qui est de porter à Dieu les prières des saints (2). Enfin, c'est par le voile que la femme doit montrer sa subordination à l'homme.

Quelles gardent le silence dans les assemblées, et, si, dans l'explication, dans la prière, dans le chant (les diverses parties du culte), elles trouvent quelque difficulté, qu'elles n'interrompent pas celui qui parle; qu'elles interrogent plutôt leur mari, une fois rentrées chez elles. Il ne convient pas à une femme de prendre une part active aux manifestations du sentiment religieux, surtout de se livrer à la glossolalie, ce langage inarticulé, inintelligible, qui s'adresse non pas aux hommes, mais à Dieu seul et qui, s'il a amené quelques païens à la conversion (3), ne peut désormais édifier que celui qui s'en sert (4). Que la femme se garde de cet état extatique, de ce prétendu don des langues, qui se résume en soupirs sans objet, en langueurs subites. Paul, qui avait connu personnellement cet état, ne pouvait en toute conscience le juger propre à l'édification. Par contre, il recommande tout spécialement la prophétie, cet enseignement puissant, impétueux, expressif, le plus souvent spontané, en

(1) Voyez E. Stapfer, *Les idées relig. en Palestine à l'époque de J.-C.*, 2^e éd., 1878, p. 51.

(2) *Tobie*, XII, 12, 15.

(3) *I. Corinth.*, XIV. 22.

(4) Encyclopédie de Lichtenberger, article *Glossolalie*, par M. A. Sabatier.

tout cas, sans préparation personnelle, s'exerçant dans des domaines divers; tantôt vue anticipée et prédiction de l'avenir, instruction et révélation des mystères humains et divins, avec descriptions frappantes et images aux couleurs variées, tantôt prédication d'appel et d'édification, d'autres fois encore, louanges et chants d'action de grâce (1) ou prière improvisée (2). Aspirez à prophétiser, dit-il aux Corinthiens (3), mais il s'adresse ici aux hommes seulement; si aux débuts de son apostolat, il a laissé chacun prophétiser, il veut que la prophétie, qui repose sur une inspiration soit pour l'édification de l'Eglise (4), il ne veut pas que plusieurs parlent en même temps, il recommande même, de laisser parler seulement deux ou trois personnes dans le même service religieux, car, cette abondance de charisme serait plutôt un excès, un péril; et après avoir recommandé à la femme de ne pas parler en langues, il la prie, instamment, de ne pas non plus prophétiser, et il avait ses raisons pour cela. Lui, ancien rabbi, élevé à l'école d'Hillel, ne pouvait admettre que la femme, peu versée dans les Ecritures Saintes, connaissant à peine l'Ancien Testament, prophétisât avec utilité, il redoutait les exagérations, le manque de raisonnement, les excès d'imaginations, et ne voulait pas qu'elle dénaturât ce charisme de la prophétie, un des plus précieux, ni qu'elle éteignît l'esprit (5).

(1) *Luc*, I, 68.

(2) *Didaché*, X, 7.

(3) *I. Corinth.*, XIV, 3.

(4) *I. Corinth.*, XIV, 4.

(5) *I. Tessal.*, V. 19.

Pour éviter ce danger, il emploie les grands moyens : la femme doit se taire dans les assemblées, c'est ce qu'il ne cesse de répéter; elle doit laisser parler les hommes et leur être soumise, car elle est inférieure à l'homme, et il le prouve à la façon des *rabbi* par l'interprétation allégorique des textes sacrés. Le rôle de la femme, dans le culte d'instruction et d'édification mutuelles, se bornera à se joindre au reste de la communauté pour prononcer l'amen final, marquant ainsi son adhésion aux prières publiques qu'elle a écoutées.

Quant à la réunion plus intime, à l'agape, festin de charité de la famille chrétienne, il y avait encore des précautions à prendre vis-à-vis de la femme. Il aurait été malséant que ces repas, auxquels on s'était habitué, moins à cause des mœurs juives et païennes qu'à cause de la conception chrétienne primitive de la vie sociale, que ces repas, qui avaient un but de charité, de fraternité, un but religieux, fussent moins ordonnés, moins dignes, que ces festins grecs et romains méticuleusement réglés, où l'on poursuivait avant tout un but matériel et les plaisirs mondains. La jeune fille n'y sera pas admise, la femme s'asseyera autour des tables, gaie, mais d'une gaieté franche et saine et consommera ses provisions tandis que quelques-unes aideront les diacres pour le service des tables. A l'issue de ce repas frugal, lorsque le président distribuera le pain et présentera la coupe aux assistants en prononçant la prière de bénédiction, elle prendra, elle aussi, à son tour, l'Eucharistie et recevra le baiser de paix de ses compagnes, ou même des hommes,

ses frères, suivant les communautés (1). Et la tendresse, l'affection est si parfaite entre ces frères et ces sœurs, que les païens, après avoir crié au scandale, s'écrieront : Voyez comme ils s'aiment !

Dans la cérémonie du baptême, les femmes assisteront leurs sœurs néophytes au moment où, après leur instruction religieuse, ces dernières s'engageront moralement devant l'Eglise, et feront leur profession de foi. Elles peuvent se porter garantes de leur fidélité future à remplir leurs engagements, mais, alors que tout homme peut baptiser, toujours en vertu du même principe de soumission, et, pour ne pas imiter les femmes gnostiques qui baptisent, elles peuvent seulement, en tant que diaconesses, plonger par trois fois la baptisée dans l'eau, tandis qu'on prononce la formule du baptême.

Le rôle de la femme pendant le culte se borne donc à fort peu de chose... elle peut être demi-portier, c'est-à-dire fermer les portes, veiller à ce qu'aucun étranger ni aucun profane ne s'introduise dans l'assemblée, marquer à chaque assistant sa place, maintenir l'ordre et le silence et empêcher ce qui peut troubler le service divin (2); elle peut aider les diacres dans l'agape, et assister ses sœurs dans le sacrement du baptême, mais ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de « se taire. »

II^e — *En dehors du culte*

Nous allons assister maintenant à l'activité de la femme

(1) I *Thessal.*, V., 26; I *Corinth.*, XVI, 20; II *Corinth.*, XIII, 12; *Rom.*, XVI, 16

(2) *Constitut. apostol.* II, 57. Tel est, du moins, le texte de l'édition de Cotelier et de Jean Le Clerc; toutefois, P. de Lagarde, p. 86, imprime au lieu de *οἱ διάκονοι* (les diacres), *αἱ διάκοναι* (les diaconesses).

chétienne, et en étudier les différents aspects, mais auparavant, nous devons réfuter une idée, erronée à notre avis. On a cru voir dans les *πρεσβύτεραι* (1) ou *πρεσβυτιδες* femmes âgées, un collège de femmes constituant avec les *πρεσβύτεροι*, l'assemblée chrétienne, et opposé au collège des plus jeunes *νεώτεροι*. Mais une pareille séparation de la communauté en membres âgés, composant l'assemblée corporative et en plus jeunes, exclus de toute participation aux affaires communes, est contraire à la réalité des faits. On était, en effet, chargé de l'administration, non à cause de son âge, mais en raison des services rendus. Quoi qu'il en soit, Paul n'aurait jamais permis à la femme la direction de l'Eglise; c'était contraire aux principes qu'il avait nettement exprimés. Il est donc plus naturel de voir, dans les femmes *πρεσβύτεραι*, les anciennes, par la foi, et non par l'âge, et cela n'a rien à faire avec l'administration de l'Eglise. Au reste, les femmes avaient un autre rôle à remplir (saint Paul le leur rappelle sans cesse), celui de missionnaire privé dans la famille, et ensuite dans l'Eglise.

(1) *Tite*, II, 3.

Dans la Famille.

1° La femme mariée (1).

Nous avons dit plus haut que les chrétiens ne formaient qu'une seule et même famille, mais dans cette grande famille, on en distinguait d'autres particulières ; celle composée des chrétiens d'une même localité et celle proprement dite, composée du père, de la mère et des enfants. Le Christianisme ne pouvait négliger cette institution divine, que les juifs et les païens s'accordaient déjà à respecter comme le fondement de la cité, il ne pouvait que la développer, conformément aux principes de Jésus, car Jésus avait aimé sa famille, et l'avait respectée. Aussi, soucieux de cette perfection, les chrétiens eurent-ils soin de rappeler à la femme qu'elle est le bon génie de la famille, qu'elle la crée ou la détruit. « Femmes, soyez soumises à vos maris » (2) dira saint Paul, rappellera saint Pierre (3), car, si au point de vue religieux, les deux sexes sont égaux (4), dans les relations de la vie de famille, la femme doit être soumise à son mari ; et pour donner une base solide à ces considérations d'anthropologie et de psychologie générale, pour écarter toute

(1) Voyez Ch. Schmidt, *La société civile et sa transformation par le christianisme*, 1853, p. 202.

(2) *Coloss.*, III 18

(3) *I. Pierre*, III, 17.

(4) *Gal.*, III, 28, *I. Corinth.*, VI, 17.

discussion, Paul s'appuiera encore sur l'Ancien Testament (1). Les deux sexes sont égaux au point de vue religieux, parce que Dieu est le créateur de l'homme et de la femme, parce que tout homme naît d'une femme (ce qui neutralise l'effet opposé, que la première femme est née de l'homme). Mais au point de vue social ils sont inégaux parce que la création primitive assigne à la femme une place secondaire, et que la femme a été créée à cause de l'homme (2). De même que Christ est le chef de l'Eglise, de même le mari est le chef de la femme.

Mais la femme ne doit être soumise à son mari que dans les choses honnêtes et religieuses et selon le Seigneur (3). Ce n'est donc plus la soumission servile de la loi juive ou romaine, ce n'est presque plus une soumission, puisque le mari doit aimer sa femme comme son propre corps (4). On lui rappellera qu'elle doit fidélité à son mari ; elle ne doit pas le quitter s'il persiste à ne pas se faire chrétien, mais, bien au contraire, s'efforcer de le gagner à la nouvelle foi ; elle doit s'appliquer à lui plaire, non par son costume, en se revêtant de robes de couleurs riches et variées, en se couvrant de bijoux, en se servant de fards, ou s'arrangeant trop savamment les cheveux ; tout cela, qu'elle l'abandonne à la païenne : mais bien par sa douceur, par sa modestie, par son amour des choses bonnes et religieuses, par la parure de son âme

(1) Voir les Commentaires de Edouard Reuss. Nouveau Testament, *Corinthiens*.

(2) *Genèse*, II, 18.

(3) *Ephés.*, V, 22.

(4) *Ephés.*, V, 33.

et par l'affection qu'elle lui porte... Ce sont là, sans doute, des recommandations qui nous paraissent banales, et cependant elles ont leur utilité précisément à cause de la condition sociale et de l'état de culture de ces premiers chrétiens. Les chrétiens étaient en grande majorité des petites gens, artisans, ouvriers, esclaves (Paul nous dit qu'il n'y en a pas beaucoup parmi eux de puissants, de bien instruits, de nobles), venus des grandes villes, et ayant, au fond de leur cœur, les germes des vices des grandes villes à cette époque. La morale qu'on leur recommande doit donc être très simple, très populaire, n'avoir rien de scientifique, ils n'en auraient pas compris les raffinements. Ce doit être une morale essentiellement sociale, car la préoccupation de maintenir de bons rapports et l'ordre parfait dans la communauté est au premier rang ; il faut réprimer parmi eux les défauts, qui naissent forcément entre gens qui se connaissent trop bien, et qui vivent dans de petites communautés, comme la dispute, la médisance, le bavardage, le commérage ; on doit leur recommander l'affection (*αγάπη*) et surtout développer le côté individuel de cette morale sociale l'(*ἐγκράτεια*) vertu qui consiste à réprimer les passions grossières, la sensualité sous toutes ses formes. Voilà pourquoi on insistera avec une telle force sur la chasteté. La femme sortie du paganisme avait besoin qu'on lui rappelât fréquemment ce que doit être une vraie chrétienne.

Mais peut-on dire que ces recommandations sont des ordres ? N'est-ce pas plutôt pour la chrétienne un besoin impérieux, un vrai bonheur d'être soumise, selon le Sei-

gneur, à son mari, de lui être fidèle, de lui plaire, et de s'efforcer de le gagner à la vie chrétienne, de travailler tous les jours à faire naître en lui les qualités morales ou à les développer si elles existent déjà? Ce sera sa joie de le sauver en se sauvant elle-même.

Ce n'est pas non plus lui donner des ordres, que de lui recommander d'élever ses enfants chrétiennement. Si, païenne, elle n'avait développé leur intelligence que pour la vie terrestre, elle les consacre désormais à Dieu ; elle prie Dieu de les lui conserver, et surtout de les préserver du mal. Si, juive, elle avait pu, par la pratique des devoirs de sa religion au foyer domestique, par sa piété vivante, qui ne se contentait pas de l'observation servile des prières prescrites, devenir capable d'instruire ses enfants dans les choses saintes, et dès leurs plus jeunes années, mêler la parole de Dieu à leur vie journalière ; si elle avait pu devenir chère à leur âme par le souvenir même qu'elle faisait revivre dans leur mémoire ; si, grâce à son influence, les promesses de la protection de Javéh se dressaient comme des barrières entre ses fils et la tentation, si ces promesses étaient leur réconfort, à combien plus forte raison pouvait-elle rendre forts ces fils, maintenant qu'elle les considère comme un dépôt sacré dont elle est responsable devant Dieu ; à combien plus forte raison peut elle leur parler de cette religion, toute de paix et d'amour, à laquelle elle peut participer entièrement, dans laquelle rien ne lui est caché, qu'elle comprend avec son cœur, et qu'elle vit tous les jours de sa vie. Autrefois, elle avait

tempéré l'autorité du père par sa bonté, les rigueurs par sa sensibilité, les sévices par sa tendresse (1). Maintenant, c'est elle qui a la priorité dans l'éducation de ses enfants, c'est à elle surtout, qu'est réservé ce rôle si beau, si noble : faire éclore une âme religieuse.

Et ces enfants, sans affection naturelle, rebelles à leur père et à leur mère et que Paul s'indignait de trouver en grand nombre chez les païens (2), ils ne se rencontrent que rarement chez les chrétiens, car il y a des mères comme la mère de Timothée (3) à qui l'on rend hommage.

On avait défendu à la femme de prendre la parole dans le culte public, on lui recommande, maintenant, de prier et de prier avec son mari, de vaquer ensemble à la lecture des saints livres ; elle peut et doit chanter les louanges de Dieu, sans provoquer l'étonnement, car elle est au foyer de la famille la prêtresse de la religion du pur esprit, la vestale conservant la flamme sainte de la piété domestique. Paul recommande aux femmes de Thessalonique (4) de ne pas négliger le travail, qui, pour elles, consiste à soigner leur maison, leurs enfants, leur mari, car la question de métier ne se posait pas alors. Le travail de la femme, c'est aussi de cultiver la charité, ce don que Paul met avant tous les autres, même avant le don de prophétiser... La femme doit être charitable envers ses frères et envers les étran-

(1) *Proverbes*, XXXI, 26

(2) *Romains*, I, 31

(3) II *Timoth.*, I, 5 III, 15.

(4) II *Thessal.*, III, 10. 13.

gers. Pour pratiquer la charité, elle peut sortir de chez elle, aller visiter les pauvres, les orphelins, les malades, elle peut se joindre aux diaconesses et aux veuves, et associer sa charité privée à la charité générale organisée par les communautés chrétiennes, elle peut être femme jusqu'au bout, et elle le sera surtout, parce que, soumise à son mari selon le Seigneur, aimant son mari et ses enfants, les sauvant tous par son amour, elle créera un foyer béni, le « foyer chrétien ».

Mais il est des femmes qui n'ont que la famille commune, sans mari, sans enfants? — On leur fournira le moyen de développer leur âme maternelle.

3. — Dans la communauté.

(a) *La Diaconesse*

On a longtemps discuté, et l'on discute encore pour savoir ce que l'on doit exactement entendre par le mot *diaconesse*, car les renseignements fournis par les livres saints sont bien vagues (1). Ce que l'on peut dire, c'est que la diaconesse n'était pas, à proprement parler, la femme du diacre; on ne parle jamais en effet de ses devoirs d'épouse, ni de son mari; d'ailleurs les fonctions d'une diaconesse ne pouvaient pas s'accorder facilement avec tous les devoirs qui incombent à une mère de famille. Cependant le célibat n'était pas exigé, puisqu'il nous est dit que la femme de Pierre l'accompagnait en qualité de diaconesse. Dans les premières communautés était appelé « *διάκονος* », celui qui rendait des services, non, par un travail fixé, invariable comme celui de l'ὑπερέτης. grec, mais en appliquant son âme, son cœur et son initiative personnelle à cette assistance que les frères devaient se rendre mutuellement les uns aux autres (Paul est lui-même diacre, en ce sens qu'il sert la

(1) Sur les diaconesses dans l'antiquité chrétienne, voyez en général Mosheim, *De rebus Christianorum*, p. 137; Augusti, *Arahæologie*, II, p. 250; Renan, *Les Apôtres*, p. 121; Dieckheff, *Monatschrift für Diakonie*, 1877, cité dans l'Encyclopédie de Herzog et Plitt, article *Diakonissa*.

communauté par son ministère et ses missions). On avait nommé des diacres pour s'occuper des malades, des pauvres, on nomma plus particulièrement diaconesse, toute femme, qui voulut bien, à la suite des diacres, et sous leurs ordres, visiter les femmes pauvres, les orphelins, en un mot toute femme, qui remplaça le diacre auprès de ses sœurs, car les mœurs grecques permettaient difficilement aux hommes d'avoir accès auprès des femmes.

Ce sera cette diaconesse qui apportera l'Eucharistie à ses sœurs malades, qui les visitera en amie, en vraie compagne, pour leur témoigner son intérêt et sa sollicitude. Poussée par son cœur de mère et par un sentiment religieux, elle verra le lit de douleur, comme placé sous l'œil de la Providence, elle aura la force et le courage de soigner les malades les plus répugnants, et emportera ainsi par sa douce affection une fraction des douleurs du patient. Ce sera cette diaconesse qui apportera les aumônes, les offrandes communes, les dons de toute nature aux pauvres, aux orphelins, aux délaissés de tout ordre dont elle fera sa famille. Elle exhortera dans leur maison ses sœurs, qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent se rendre à l'assemblée commune. Elle pourra leur enseigner ce qu'elle sait du Christianisme, leur parler de Dieu, de Jésus, du bien, du devoir, et elle fera à ses sœurs parfois beaucoup plus de bien, elle touchera bien plus leur cœur que les prédicateurs ordinaires, parce qu'elle pénètre partout, qu'elle est au courant de tout, et qu'elle

peut parler à chacun suivant ses facultés et ses besoins... Se faisant toute à tous, elle s'intéressera également aux catéchumènes, elle les interrogera, leur expliquera à nouveau les paroles des apôtres; ce sera cette diaconesse qui dans ses moments perdus travaillera pour les pauvres avec ses amies réunies chez elle (1); ce sera encore elle qui mettra sa fortune à la disposition des apôtres, pour secourir les églises plus pauvres..., elle qui, de préférence préparera l'agape, assistera la baptisée, l'accompagnera pendant quelques temps pour l'initier à la vie chrétienne; grâce à elle, on connaîtra tous les besoins des chrétiens, on fera droit à toute plainte. Et ce seront ces diaconesses qui, à côté des apôtres, combattront, elles aussi, pour l'Évangile, prêcheront à leur façon le Christianisme, le feront pénétrer dans les cœurs et dans les âmes; on les louera publiquement des services rendus à la communauté et Paul les recommandera à l'admiration de tous parce qu'elles ont le charisme, le don de la charité (ce don supérieur à tous les autres, supérieur même à ces deux autres choses qui demeurent cependant, la foi et l'espérance), parce qu'elles s'efforcent de personnifier entièrement cette charité : « La charité est patiente, elle est pleine de « bonté; la charité n'est pas envieuse, la charité ne se « vante point, elle ne s'enfle point, elle ne fait rien d'in- « convenant, elle n'est point égoïste, elle ne s'irrite « point, elle ne soupçonne pas le mal, elle ne se réjouit

(1) *Actes*, IX, 39.

« point de la méchanceté, elle se réjouit, au contraire
« de la vérité, elle se résigne à tout, elle croit, elle
« espère tout, elle supporte tout (1) ».

... Quelles ne soient donc pas bavardes, qu'elles ne profitent pas des gains malhonnêtes, qu'elles ne se disputent pas entre elles (2), qu'elles soient des personnes graves, point médisantes, sobres, fidèles en toute chose (3), qu'elles ne soient pas curieuses, malicieuses, colères et sévères avec excès; que, sous prétexte de catéchiser, elles ne fassent pas les savantes ou les spirituelles, qu'elles ne sèment pas des erreurs et des fables, qu'elles aient assez de charité pour supporter les défauts de leurs sœurs comme la tristesse, la jalousie, l'envie, les médisances, les murmures contre les pasteurs et tous les maux qui suivent ordinairement la faiblesse du sexe et de l'âge.

Et la diaconesse accepta joyeusement ces humbles fonctions, ce rôle d'auxiliaire effacé; elle consentit à être subordonnée au diacre, et à ne pas avoir comme lui part à l'administration de la communauté. On lui permettait de se vouer à une œuvre maternelle, de faire un peu de bien suivant son cœur, elle pouvait être la mère des malheureux et des orphelins, elle était satisfaite.

(1) *Corinth.*, XIII, 1 à 8.

(2) *Philippiens*, IV, 2.

(3) *Timothée*, III, 11.

(b). — La Veuve (1)

On alla même encore plus loin dans le respect de la femme, de ses facultés, de ses aptitudes particulières ; on alla jusqu'à mettre cette femme abandonnée, pauvre, vieille, qui avait dû jusque-là vivre si modestement et si en dehors de toute société, dans une situation telle qu'elle pût elle aussi faire du bien selon son cœur. De tout temps on s'était occupé des malheureux ; les païens eux-mêmes, alors qu'ils considéraient le paupérisme comme un châtiment ou comme une fatalité, avaient secouru les veuves et les orphelins ; la Thora disait aux Juifs : « Celui qui ne sera pas charitable sera puni par l'Eternel (2) ». Et dans les synagoges on lisait les belles paroles de l'*Exode* : « Tu n'affligeras pas la veuve, ni l'orphelin ; si tu les affliges et qu'ils viennent à moi, j'entendrai leurs cris, ma colère s'enflammera, et je vous détruirai par l'épée (3) ». Mais on avait beau déclarer avec le Psalmiste que « le père des orphelins, le défenseur des veuves, c'est Dieu dans sa demeure sainte (4) », on avait beau être pour eux d'une sollicitude spéciale, on avait beau

(1) Voir *Le Rôle des Veuves dans les communautés chrétiennes primitives*, par Jean Réville. *Bibliothèque de l'Ecole des hautes études (sciences religieuses)*, t. I, 1889 ; les articles *Widows* dans les *Dictionnaires de la Bible et des Antiquités chrétiennes*, de W. Smith, ce dernier par Hatch, et, sur les veuves chez les juifs, voir aussi des travaux anciens cités par Leyrer dans l'article *Wittwen bei den Hebræern* de l'*Encyclopédie* de Herzog et Plitt.

(2) *Exode*, XXII, 27.

(3) *Exode*, XXII, 22.

(4) *Ps.* LXVIII, 6.

vouloir les exalter, les élever au-dessus des Juifs, et dire : « Le pauvre se sauve par sa pauvreté des peines éternelles (1) ». On en faisait un être à part, inférieur, méprisable, puisqu'on ne parlait jamais de ses devoirs ; c'était toujours le malheureux, le secouru, et le Pharisaïsme ne se faisait pas faute de l'exploiter (2).

Le Christianisme seul devait relever ces déshérités de la fortune. A peine l'Eglise est-elle constituée, que l'on fait déjà mention des veuves secourues (3) comme d'un groupe distinct au sein de la communauté. Il est encore question des veuves dans les épîtres aux Corinthiens, dans celle de Jacques (4), dans les épîtres à Timothée (5) et à Tite ; on en parlera longtemps et souvent dans les écrits postérieurs, on s'occupera toujours d'elles, on s'efforcera constamment d'améliorer leur sort. C'est pour que les veuves grecques ne soient plus négligées que l'on créera le diaconat, c'est toujours elles que l'on recommandera à la charité privée. L'exemple de Jésus secourant les veuves et les affligés, aimant surtout les pauvres, était là pour éclairer ses disciples.

Mais que faut-il entendre par la veuve, *χήρα* ? Pourquoi parle-t-on quelque part de la véritable veuve (6) ? Tout d'abord, la veuve fut la femme malheureuse, pauvre, la femme secourue par la communauté chrétienne, fût-elle

(1) *Job*, XXVI, 15.

(2) *Math.*, XXIII, 14.

(3) *Actes*, VI, 1.

(4) *Jacques*, I, 27.

(5) I. *Timoth.*, V, 3.

(6) I. *Timoth.*, V, 3.

privée de son mari, vieille fille ou jeune fille. C'était à cette femme que l'on donnait un foyer maternel et spirituel, c'était cette femme qui, loin d'être méprisée, d'être regardée comme inférieure, était considérée comme un honneur pour la communauté, était revêtue d'un caractère sacré, et était à ce point honorée, qu'on allait jusqu'à la regarder comme supérieure à ses bienfaiteurs, tant était noble et belle l'idée qu'on se faisait de la charité à cette époque-là.

Mais une situation si privilégiée amena beaucoup d'abus, et les ressources des communautés furent bientôt insuffisantes. On institua donc des règlements très sévères, pour diminuer le nombre des veuves et pour éviter les complications occasionnées par les désertions si fréquentes. On n'admettra plus les jeunes filles, on leur conseillera plutôt de se marier. Ne sont acceptées que les vieilles filles (1) et les veuves d'un seul mari, qui renoncent au monde pour se vouer exclusivement à Dieu; et encore faut-il que ces dernières soient « vraiment veuves, c'est-à-dire sans famille, sans enfants, sans soutien; et comme il est naturel de réclamer des aspirantes à la pension de veuve un témoignage de bonne vie et mœurs (on avait eu à souffrir de la moralité de beaucoup d'entre elles) elles doivent, pour être acceptées, avoir rempli certaines bonnes actions, par exemple, avoir élevé des enfants, ou exercé l'hospitalité, lavé les pieds des saints, secouru les malheureux, prêté leur concours à toute bonne œuvre, etc., etc.

(1) I. *Timoth.*, V, 9.

Ces veuves soutenues et honorées par la société, consacrées à Dieu, exerceront sous la surveillance de l'une d'elles, la plus méritante, une activité bienfaisante dans l'Eglise, sans être toutefois chargées d'aucune fonction officielle. Elles se garderont d'intervenir dans les affaires privées des fidèles, elles doivent être discrètes, silencieuses; l'enseignement religieux n'est pas de leur ressort, leur véritable mission est d'intercéder continuellement dans leurs prières en faveur de tous les fidèles, car ces fidèles sont leurs bienfaiteurs. Mais elles ne s'en tiennent pas seulement à des prières; la vie religieuse était trop intense à cette époque, leur activité trop mal définie; elles veulent consacrer ce qui leur reste de forces au service de Dieu, et n'ayant pas de souci matériel, n'ayant en vue que le service de la communauté, elles y appliquent leur cœur de grand'mère qui a besoin de se donner aussi bien que celui d'une mère ou d'une jeune fille, car le cœur d'une femme ne vieillit jamais. Elles prêchent, elles aussi, le Christianisme surtout par l'exemple de leur piété, de leur douceur, de leur charité. Elles pleurent avec les affligés (1), elles s'efforcent de se rendre utiles, et si les apôtres, si les diaconesses, par leur parole font de nombreux prosélytes, elles aussi, agissant en quelque sorte en sous-ordre, (auprès des troupes régulières et sous la surveillance du commandement), répandent la bonne nouvelle, alors qu'elles stationnent de longues heures à la porte des prisons, attendant avec impatience

(1) *Actes*, IX, 39.

le moment où elles pourront être admises auprès de leurs frères prisonniers pour la foi.

C. — *La jeune fille*

Il est encore quelquefois question de la παρθένος, la jeune fille, la vierge, dans les épîtres aux Corinthiens (1). Tantôt Paul leur recommande de rester fidèles (2), c'est-à-dire de ne pas chercher à se marier, car « cet état de vierge est bon à cause de la calamité qui est imminente (3) ». Le Seigneur va revenir, pourquoi s'occuper des choses de la terre, ne vaut-il pas mieux « se soucier des affaires du Seigneur..., » être saint de corps et d'âme...? Cependant il ajoute : « Si quelqu'un estime qu'il manquerait aux convenances envers sa fille » si elle passait la fleur de l'âge sans se marier, qu'il fasse comme il l'entend... il ne pèche point (4) »; et plus haut : « si une vierge se marie elle ne pèche point (5) ». Ce que l'on peut affirmer, c'est que la παρθένος dont parle Paul, est « la jeune fille », et que l'ordre des vierges n'existe pas encore. Sans doute, il est en germe dans cette glorification du célibat, mais il faudra arriver jusqu'au II^e siècle pour voir se dessiner bien clairement cette exaltation de la virginité chez les chrétiens les plus zélés, cette consécration particulière à Dieu de la vierge des Montanistes, et de l'ascétisme catholique. Plus tard encore, l'ordre des

(1) I. Corinth., VII, 25.

(2) I. Corinth., VII, 25.

(3) I. Corinth., VII, 26.

(4) I. Corinth., VII, 36.

(5) I. Corinth., VII, 28.

vierges usurpera à l'ordre des veuves ce caractère de sainteté particulière qu'il avait eu dès les débuts et tandis que les vierges deviendront les héroïnes de la vie chrétienne, les veuves deviendront de simples assistées, puis disparaîtront complètement.

D. — *L'esclave* (1)

Signalons enfin, en terminant, le rôle de l'esclave chrétienne dans la maison païenne.

Sans doute, il y avait encore des esclaves dans les familles chrétiennes, car Jésus n'avait pas proclamé l'abolition de l'esclavage, et Paul recommande « que chacun reste dans l'état où il a été appelé (2), mais c'étaient des esclaves *de nom*, plutôt que *de fait*, puisqu'ils étaient considérés « comme étant fort au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé (3) ».

Déjà les satiristes romains s'étaient plaint du prosélytisme exercé par les esclaves juives. Les esclaves chrétiennes, elles aussi, répandirent les récits de l'Ancien Testament et les enseignements évangéliques parmi leurs compagnons d'esclavage, dans les ateliers où on les

(1) Sur ce sujet, voyez en particulier J. Winter, *Die Sklaven beiden Juden*, Halle, 1886; R. Grünfeld, même titre, Iéna, 1886; T. André, *L'esclavage chez les Hébreux*, Montauban, 1892; H. Wallon, *Hist. de l'esclavage dans l'antiquité*, 2^e édit., 1879, 3^e vol.; P. Allard, *Les esclaves chrétiens*, 2^e édit., 1876; F. Overbeck, *Das Verhaeltniss der alten Kirche zur Sklaverei*, dans ses *Studien*, t. I, 1875; A. Fisch, *Le christianisme et l'esclavage*, Lausanne, 1865; H. Laufer, *L'esclavage et la Bible*, Lausanne, 1891; A. Harnack, *Theol. Literaturzeitung*, 1877, n^o 6; J.-Bass Mullinger, art. *Slavery* dans le *Dictionary of Christian Antiquities* de Smith et Cheetham.

(2) I. *Corinth.*, VII, 20.

(3) Epître à *Philémon*, I, 16.

faisait travailler, mettant (plutôt que de recouvrer la liberté), « mettant à profit leur état de servitude (1) ». Elles annoncèrent surtout la bonne nouvelle dans le gynécée, à l'intérieur même de la maison, auprès de leurs maîtresses et des enfants confiés à leur garde. Le Christianisme, en faisant de l'esclave un enfant du Père céleste au même titre que ses maîtres (2) relevait celle-ci à ses propres yeux, et lui assignait le vif désir de gagner au salut ceux avec qui elle vivait.

(1) I. *Corinth.*, VII, 22.

(2) I. *Corinth.*, VII, 22.

CONCLUSION

Notre étude nous permet donc d'affirmer hautement que la femme eut un rôle dans les premières communautés chrétiennes. Nous avons vu que la femme traitée d'égal à égal avec l'homme, au point de vue religieux et moral, s'était réveillée du long sommeil où on l'avait systématiquement maintenue, qu'elle avait parfois mieux compris que les disciples cette religion de paix et d'amour, que Jésus de Nazareth avait révélée à l'humanité, puisqu'elle l'avait comprise avec son cœur. Nous avons vu ensuite comment Jésus était resté vivant dans le cœur des saintes femmes, et comment, grâce à elles, les disciples avaient retrouvé la confiance, la foi en Jésus-Christ ressuscité, et s'étaient mis courageusement à l'œuvre. Les douces Galiléennes disciples de Jésus disparues, les Grecques, les Romaines, les Juives qui se convertissent, sont sur le point de faire dévier cette belle œuvre quand les apôtres leur rappellent sévèrement leur devoir de femmes et de chrétiennes. Quelques-unes résistent, et se jettent dans le gnosticisme pour s'y perdre, la majorité écoute la voix de leur conscience et de leur cœur, elles acceptent de ne pas se mêler d'administration, car elles se sentent peu faites pour cela, elles se contentent de prendre une part fort modeste au culte, de savoir se taire, car elles sentent

que la meilleure adoration est encore l'adoration silencieuse, mais elles embrassent avec enthousiasme cette mission privée qu'on leur réserve dans la famille et dans la communauté et qui répond si bien à leurs aspirations, et à leur besoin d'être utiles. Elles fondent la famille chrétienne, personnifient la charité et l'amour, elles prêchent un peu par leur parole simple mais consolante, peu philosophique mais vraie, beaucoup par leur exemple, beaucoup plus encore par leur courageux martyre.

On a trop oublié tout ce que la femme, a fait pour le Christianisme, toute la gloire est restée aux apôtres... on a beaucoup parlé des grands chrétiens, il serait temps de rendre hommage aux grandes chrétiennes... d'autant plus que les femmes, fidèles disciples du Maître sont, de nos jours, les plus nombreux représentants du Christianisme, que ce sont elles qui, par leur assiduité au culte, par leur cœur de mère et d'épouse, soutiennent la religion de Jésus de Nazareth toute de paix et d'amour, que ce sont elles qui la vivent et qui en assurent la prospérité en enfantant des consciences libres et des cœurs droits et purs... N'oublions pas que ce sont les mères chrétiennes qui font les grands chrétiens.

Nous croyons avoir également réfuté ces tendances imbues de préjugés qui accusent la religion, l'une avec Elie Reclus, d'avoir toujours et sous toutes ses formes prêché la haine et le mépris de la femme, d'en avoir fait une esclave; l'autre, avec René Doumic, d'en avoir fait une reine au préjudice de l'homme. Ces assertions sont

vraies si l'on entend par religion la religion telle qu'elle a été comprise dans l'antiquité, telle qu'elle est pratiquée même de nos jours dans certains milieux; fausses, si l'on entend (comme on doit le faire) par religion, le Christianisme tel que l'a prêché Jésus, car, en toute sincérité, nous ne pouvons rendre Jésus responsable de l'interprétation que certains Pères de l'Eglise, certains catholiques et même certains protestants ont donnée à son Evangile. Toutes les écoles proposent une solution au problème féministe, pourquoi ne donnerions nous pas aussi ce qui nous paraît être la véritable solution chrétienne ?

De nos jours, les femmes, poussées par un souffle d'indépendance, réclament ces privilèges que les hommes se sont octroyés illicitement, parce qu'elles ont été aigries par les injustices dont on les a abreuvées; elles veulent à leur tour envahir toutes les carrières; elles tendent à oublier leur sexe, pour prendre aux hommes ce qu'ils ont peut être de plus mauvais... mais ce ne sont pas quelques réformes insignifiantes qui résoudront le problème; c'est d'amour, de dévouement, du besoin de se donner, de servir et même de s'asservir à celui qu'elles aiment, que toutes les femmes sont tourmentées. L'égalité des droits civils et politiques laissera au fond de leur cœur un vide immense. C'en est pas quand leur condition extérieure sera changée, qu'elles seront plus heureuses et que leur action réelle dans le monde ou sur le monde sera plus grande et plus efficace..... La femme pourrait sortir de ce mouvement féministe moins féminine, ce qui serait un malheur pour l'humanité; sa raison émancipée

pourrait détruire en elle l'instinct sacré de son cœur de fille, d'épouse, de mère..... Que l'on s'en tienne plutôt aux préceptes du Christ, que l'on reste fidèle à cette religion telle que la conscience et le cœur nous la révèlent, telle que Jésus nous la donne, et non pas telle que les hommes l'ont interprétée! C'est cette religion qui apprendra à l'homme et à la femme à s'aimer, à se respecter mutuellement, à se regarder tous deux comme des créatures libres, faites à l'image de Dieu.

Pourquoi le Christianisme ne pourrait-il pas fournir la solution du problème? Indépendamment de ses principes et de ses préceptes, l'exemple d'une période durant laquelle chacun se respecta, exemple unique dans l'histoire des peuples, parce que jamais auparavant on n'avait fondé la société sur les aspirations du cœur et de la conscience, ne prouverait-il pas la légitimité de ces prétentions?

Les premières chrétiennes ne brigèrent pas les fonctions, les emplois publics, elles surent laisser aux hommes ce qui est aux hommes, et garder pour elles ce rôle sacré de missionnaires privées dans leur famille et dans la société. La femme mariée sut aimer son mari, élever ses enfants, se dévouer et se faire aimer. Celle qui ne voulut ou qui ne put se marier, sut employer son cœur de femme à des œuvres maternelles, à des œuvres féminines, telles que l'instruction, l'éducation de ses sœurs plus jeunes, le soin des malades, des pauvres, des affligés. Pourquoi la femme du XIX^e siècle n'imiterait-elle pas cet exemple? notre société lui donne largement de

quoi occuper ses bras, son intelligence, son cœur suivant ses aptitudes particulières. Elle a encore à enfanter des consciences morales, à inculquer à ses enfants les principes de charité, d'amour, de respect mutuel, elle a à aimer son mari, et à le rendre meilleur par son dévouement, par son amour. Elle a encore des sœurs à élever, à éduquer; des malades, des pauvres à soigner, à secourir, à aimer. Du jour où elle restera digne dans son rôle de femme, l'homme conquis et rassuré ne la regardera plus comme un hochet, ou comme une rivale; il la respectera assez pour lui permettre de s'émanciper sous le regard de Dieu, il l'aidera même à occuper la place qui lui est réservée sur cette terre, car l'homme lui aussi souffre de cet état de choses.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	7
CHAPITRE I ^{er}	
Rôle de la Femme dans l'entourage de Jésus.	8
CHAPITRE II	
Rôle de la Femme aux débuts du christia- nisme	15
CHAPITRE III	
La mission de la femme dans les premières communautés	
I ^o Rôle de la femme pendant le Culte. . .	25
II ^o Rôle de la femme en dehors du Culte .	29
1 ^o Dans la Famille (Femme mariée) . . .	31
2 ^o Dans la Communauté A) Diaconesse .	37
B) Veuve	41
C) Jeune fille . .	45
D) Esclave. . . .	46
CONCLUSION.	48

Vu :

Le Président de la soutenance

J. RÉVILLE.

Vu :

le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

